Etonnantes migrantes

Depuis les années 60, les migrations n'ont cessé de muter. Leur volume, bien sûr, a gonflé : le nombre de migrants internationaux est passé de 75 millions en 1965, à 220 millions aujourd'hui. Et puis, leur géographie s'est complexifiée: alors qu'au XIXème siècle presque tous les migrants partaient d'Europe, ils proviennent maintenant de tous les pays, la moitié d'entre eux se déplaçant d'un pays du Sud vers un autre pays du Sud. Plus étonnant encore, depuis 1990, 100 millions de femmes quittent chaque année leur pays d'origine, soit près de la moitié des migrants dans le monde, voire plus dans les pays développés. En France, en 2010, 53% des migrants étaient des femmes.

Mais si le visage du migrant a changé, les images restent globalement masculines. Comme si le déplacement qu'elles opéraient était trop révolutionnaire pour être intégré dans les représentations collectives. Elles ont en effet tout chamboulé en quelques d'années : primo, elles sont de plus en plus actives dans leur migration, partant quelquefois seules de longues années loin de leur foyer et de leurs enfants. Et parfois clandestinement, en prenant des risques considérables, comme cette athlète somalienne, Saamiya Yusuf Omar morte au printemps 2012, dans « une charrette de la mer », au large de la Lybie alors qu'elles tentait de rejoindre l'Europe pour participer aux Jeux olympiques, à Londres. « Si en 2006, la migration familiale formait encore les deux tiers des arrivées légales en France, les femmes sont de plus de plus en plus nombreuses à émigrer seules » résume Laurence Rouleau-Berger, dans « Migrer au féminin », Puf, 2010. Secundo, elles sont moins souvent d'origine rurale et de plus en plus diplômées; même si elles sont encore trop souvent perçues comme dépendantes de leur conjoint ou inactives.

|  |
| --- |
| # La mystérieuse exilée  « Le festin de Babette » de Karen Blixen, adapté au cinéma en 1987 par le réalisateur danois Gabriel Axel et interprétée par l'actrice française Stephane Audran.  Babette est une « femme de maison » française, au service de deux vieilles filles, dans un petit village luthérien au fin fond du Danemark. Elle a été chef cuisinière renommée dans un grand restaurant parisien, le Café anglais, et a fui la répression de la Commune de Paris en 1871. Babette est mystérieuse, parle mal le danois mais se fait accepter par la petite communauté aux habitudes austères. Probablement pour conserver un lien avec son pays d'origine, chaque année, elle achète un billet de loterie. Et un jour, quinze ans après son exil, elle remporte le gros lot de 10 000 francs. Alors que ses patronnes s'attendent a la voir repartir pour vivre confortablement sa vieillesse, en France, Babette décide de consacrer tout son argent pour reconstituer, en une seule soirée et pour douze couverts, le faste de la grande cuisine parisienne. L'occasion pour ses convives de faire un voyage intérieur vers leurs rêves d'amour absolu. Et pour Babette de relever la tête et dire avec fierté : « Je suis une grande artiste » ! |

A y regarder de près, c'est bien là que se situe le fait nouveau. Car, comme le rappelle Adelina Miranda, chercheure à GTM-Paris et à la faculté de sociologie de Naples1. « Déjà au cours du XVIIIe siècle, les flux migratoires féminins étaient numériquement consistants ; néanmoins ils ont été ignorés. Ce long silence qui a accompagné l'analyse des faits migratoires dérive des sources disponibles et, surtout, du type d'insertion économique connu par les migrantes ». A savoir, des emplois dans la manufacture et l'agriculture, et surtout comme « bonnes à tout faire » et nourrices dans des familles européennes ou d'Amérique du nord. « Or, malgré leur importance, jusqu'à une époque récente, les mouvements de population liés à la sphère domestique n'ont pas été considérés comme découlant de la logique migratoire », poursuit la chercheuse italienne.

|  |
| --- |
| # La femme du migrant  « Certaines n'avaient jamais vu la mer », Julie Otsuka. Prix femina 2012.  Nous sommes en 1919. Un bateau quitte l'Empire du Levant avec plusieurs centaines de jeunes femmes, à son bord, promises à des Japonais travaillant aux Etats-Unis, toutes mariées par procuration. A la façon d'un choeur antique, leurs voix se lèvent et racontent la vie qu'elles laissent derrière elles, leurs rêves de prince charmant, puis la confrontation avec le réel, leurs nuits de noces, leurs rudes journées de travail, le racisme des « Blancs », la vie de tous les jours, puis la chute. La guerre les fait basculer à leur corps défendant dans le camp des ennemies. Direction, les camps d'internement. Bientôt, l'oubli emporte tout, comme si elles, leurs époux et leurs progénitures n'avaient jamais existé. Julie Otsuka tricote ici des histoires au pluriel avec un « nous » collectif, et du coup, impersonnel, où elle nous fait connaître un épisode qui semblait perdue dans les oubliettes de l'Histoire. Ce très beau livre, à la technique narrative originale, magnifie et explore le parcours de la femme du migrant, généralement sous-traitée comme une figure passive. |

Mais pourquoi partent-elles ? La recherche d'un meilleur avenir, des prises de positions politiques ou des violences familiales, etc. peuvent conduire celles-ci à laisser derrière elles leur pays d'origine. « Beaucoup de ces femmes partent pour faire vivre leurs familles rester au pays. Elles veulent, aussi, bénéficier des conditions de vie décentes au vu de leur niveau d'études supérieures » explique Violaine Husson, de la Cimade, association d'aide aux migrants qui a mené une campagne en 2010 « Ni un ni deux » pour alerter l'opinion et les pouvoirs publics sur les pratiques abusives des administrations et des commissariats à l'égard des migrantes victimes de violence.

**Multiples migrantes**

Origine géographique, niveau d'instruction, nombre d'enfants, motivations, modalités de départ, de séjour et d'installation, la situation des femmes migrantes est donc aujourd'hui très diversifiée. Par contre, leur chance d'échapper au « sale boulot » n'a pas progressé pour autant. Malgré l'hétérogénéité des profils, les femmes étrangères restent majoritairement employées dans le tertiaire et plus particulièrement dans les niches économiques les plus féminisées (services aux particuliers et aux entreprises ou dans l'industrie manufacturière urbaine qui n'a pas été délocalisée) où elles occupent les places les moins qualifiées par rapport aux femmes non migrantes. Pire, selon Laurence Roulleau-Berger, « beaucoup d'entre elles deviennent objets de déni de reconnaissance, de violence symbolique et de disqualification par l'invisibilisation de leurs expériences, de leurs qualifications et es compétences extérieures. Une minorité d'entre elles développement des parcours de mobilité sociale, voire de prestige social ».

Selon la sociologue, celles qui arrivent à faire reconnaître leurs expériences font exception. Ces parcours réussis seraient « liés au maintien de relations économiques avec le pays d'origine ou les pays de migrations précédentes, à des expériences professionnelles dans des multinationales ou à des expériences individuelles de qualification professionnelle et linguistique ». Parmi ces femmes, elles sont nombreuses à créer des petites entreprises d'artisanats, de produits alimentaires, ou d'agence de voyage, etc. Et quelquefois, bien sûr, des success-story défraient la chronique. A l'instar, des créatrices de la célèbre marque française de lingerie, Princesse Tam Tam : les deux soeurs malgaches Loumia Hiridjee (morte lors des attentats de Bombay en 2008) et sa soeur Shama Hiridjee. Issues d'une famille de marchands venue du Gujarat, au nord de Bombay, les deux soeurs ont grandi dans un milieu bourgeois et ont été scolarisées dans les établissements français d'Antananarivo. Au début des années 70, leurs parents les enverront en pension en France, puis elles suivront des hautes études et enchaîneront des succès professionnels...

|  |
| --- |
| # La rebelle  « Bread and Roses » de Ken Loach, 2000.  Après quelques péripéties, Maya, une jeune et belle mexicaine arrive clandestinement à Los Angeles pour rejoindre sa soeur Rosa. Energique et gonflée à bloc, elle travaille un temps dans un bar et finit par se faire embaucher dans la même entreprise de nettoyage que sa soeur. Devenue femme de ménage, elle se retrouve au milieu d'employés de toutes nationalités, « invisibles » parmi les nantis. C'est là qu'elle rencontre un charmant syndicaliste, Sam, qui va l'initier à la lutte syndicale, malgré les reproches de sa soeur Rosa qui craint de s'attirer encore plus d'ennuis, son mari étant malade. Dans un face-à-face violent entre les deux soeurs, on apprend alors que Rosa s'est longtemps prostituée pour envoyer de l'argent à sa famille restée au Mexique. Si Rosa représente la figure de la sacrifiée, Maya, l'heroïne de Ken Loach est celle qui se rebelle contre l'exploitation, l'injustice et les inégalités. Hélas, l'histoire finit mal pour elle, même si en se faisant expulser des Etats-Unis, on ne peut s'empêcher de penser que la vie avec un grand V est de son côté ! |

Si les parcours de ces « princesses » sont exceptionnels, cela montre tout de même que le désespoir n'est pas une fatalité pour ces femmes qui choisissent un jour de migrer. Et puis, pour finir, rappelons que la réussite des migrantes ne se mesure pas qu'à l'aune de leur ascension économique. La migration n'est-elle pas avant tout, l'occasion pour les femmes d'affirmer leur autonomie et de reprendre le contrôle sur leur vie... Elles migrent pour vivre leur destin de femme, voilà tout !

|  |
| --- |
| # La quête de soi  « Poisson d'or », de JMG Le Clezio  Poisson d'or est construit comme un conte, où l'on suit le chemin d'une jeune fille en quête d'elle-même, de son identité et de son passé. Laïla, une jeune noire du Maghreb, a été enlevée par une tribu ennemie lorsqu'elle était toute petite. Choyée par sa maîtresse Lala Asma, elle grandit enfermée dans une cour, mais à sa mort commence pour elle une odyssée qui l'amènera à vivre dans la maison close de Madame Jamila, la faiseuse d'anges et de ses six princesses. Puis, plus tard, à Paris dans une cave. Elle rencontre sur sa route le sage sénégalais El Hadj, puis Simone, une chanteuse haïtienne qui lui révèlera « son » problème : « Tu es comme moi Laïla. Nous ne savons pas qui nous sommes. Nous n'avons plus notre corps avec nous ». Laïla poursuivra sa tribulation jusqu'aux Etats-Unis, se perdra, deviendra folle puis se découvrira musicienne de talent. Elle reviendra par la suite en Europe, donnera des concerts, avant de trouver la clé qui la ramènera chez elle. Ce chef d'oeuvre de JMG Le Clezio raconte avec profondeur et élégance l'expérience humaine qu'explore toutes personnes en exil, entre fuite en avant et découverte initiatique du monde. |